

Katarzyna Wołowska

Le sens absent

Approche microstructurale et interprétative
du virtuel sémantique



PETER LANG
EDITION

Katarzyna Wołowska

Le sens absent

Approche microstructurale et interprétative
du virtuel sémantique



PETER LANG
EDITION

Introduction

Le problème du virtuel n'est pas nouveau en linguistique, ne serait-ce qu'à cause des références incontournables à la réflexion philosophique, surtout à la célèbre distinction aristotélicienne entre *puissance* et *acte* (cf. 1879, IX, chap. I), reprise ensuite surtout par saint Thomas d'Aquin (cf. p. ex. Denis-Boulet 1922) et par Leibniz (cf. p. ex. Gaudemar 1994). Abstraction faite des divergences conceptuelles entre les approches philosophiques de la puissance, celle-ci est habituellement entendue justement comme un état *virtuel* (*potentiel*) à partir duquel il peut se matérialiser (*s'actualiser*) un être concret, les deux états (*en puissance* et *en acte*) se présupposant mutuellement.

Cette idée du *potentiel* (*puissanciel*), appliquée à la description linguistique, se retrouve surtout dans la psychomécanique du langage de Guillaume (distinction *puissance/effet*, cf. p. ex. Valin 1973, Lowe 2005), mais aussi, plus implicitement, dans l'idée saussurienne de la *langue* (opposée à la *parole*) ou dans celle de la *compétence* (opposée à la *performance*) de Chomsky (1965)¹. Il s'agit toujours du même mécanisme fondamental : ce qui s'actualise doit exister d'abord à l'état potentiel, le discours qu'on produit n'est donc qu'une actualisation particulière des moyens de la langue (système, code, compétence...) dont dispose le locuteur. Comme l'explique Guillaume, pour « échapper aux impuissances du langage improvisé », il faut « avoir derrière soi, dans l'antécédent, des moyens construits, c'est-à-dire la puissance de produire dans le conséquent les 'effets de parole' visés » (Guillaume, *Leçon du 18 décembre 1941*, in Lowe 2005 : 121). Ce qui est fondamental, c'est que l'état de puissance (surtout celui d'un mot) recèle en lui non seulement la possibilité d'une seule actualisation, mais toute une panoplie de telles possibilités (effets, emplois discursifs) dont certaines sont prévisibles et d'autres non.

La conception de la virtualité que nous entendons développer dans le cadre du présent ouvrage est tout autre : bien qu'elle converge nécessairement dans certains points avec cette idée du *possible à réaliser*, celle-ci n'y est pas centrale, la perspective que nous adoptons privilégiant plutôt (bien que non seulement) la question du *possible non réalisé*. Soulignons tout d'abord qu'il s'agira ici du virtuel *sémantique*, ce qui restreint déjà considérablement le champ d'exploration, même si, comme le pose Coseriu, « dans le langage, tout est sémantique » (2001 : 355). Du point de vue théorique, notre approche du sens virtuel se fonde sur les principes de la *sémantique structurale* ; du point de vue méthodologique, elle reprend la démarche de l'*analyse componentielle* qui

1 Pour une mise en lumière des points communs entre les théories de Saussure et de Chomsky, cf. p. ex. Linde-Usiekniewicz (2010).

permet de décrire des phénomènes du niveau *microsémantique* (structure du contenu sémantique décomposable en éléments minimaux) en les situant par rapport aux phénomènes et facteurs du niveau *macrosémantique* (classes sémantiques, influences contextuelles, isotopies sémantiques). Dans cette optique, le sens virtuel sera donc systématisé, le plus généralement, à l'aide du concept de *trait sémantique minimal*, associé habituellement à la notion de *sème*, et il sera défini par rapport aux éléments *actuels* (sèmes actualisés en discours) qui, selon nous, conditionnent le repérage des traits virtuels aussi bien dans l'usage même de la langue que dans son analyse.

Une telle approche, située dans la lignée de la pensée saussurienne, relève sans doute de ce « positivisme structuraliste » critiqué véhémentement par Dupuis (2011) qui, en cherchant à introduire dans la description linguistique l'idée du virtuel « pur » (*cf.* aussi Cusimano 2012), refuse la démarche descriptive propre à la recherche structurale.

Définir la langue comme une sorte de système, c'est donc en faire un territoire fini actuel. Saussure a donc ouvert le *geste* inaugural de la sémantique par la délimitation d'un territoire de valeurs assignées à la langue et où, à la limite, elles sont toutes repérables, en droit. (...) C'est ce même geste que n'auront de cesse de répéter les sémanticiens à sa suite jusqu'à aujourd'hui. Un geste fermé à toute virtualité, et qui se complaît dans la « combinatoire » : classer, faire des tableaux, opérer des discriminations, des changements de signes de valeurs (Dupuis 2011 : 29).

Dans cette optique, la sémantique structurale, telle que la concevait Pottier en définissant les concepts de *sème* et de *sémème*, apparaît effectivement comme une démarche par principe « positiviste », donc susceptible d'aboutir à une impasse, de se scléroser tôt ou tard faute de pouvoir respirer avec cet air *virtuel* qu'elle repousse au-delà de son champ d'intérêt ou, du moins, dont elle se fait une idée trop « systémique » (*cf.* aussi Cusimano 2012 : 20-22). Sans doute, ces remarques sont-elles justes à un certain point, surtout si l'on les rapporte aux approches structuralistes radicales, s'acharnant – dans une sorte d'engouement d'ailleurs compréhensible – à élaborer des modèles statiques et immanentistes de la signification (comme c'était le cas des premières *matrices sémiques* de Pottier 1964) : il est clair et tout à fait prévisible que de telles tentatives ne sauraient réussir, le sens étant une réalité incontestablement *dynamique*. Pourtant, l'analyse sémantique qui prend en compte la situation de communication² a permis de dépasser la plupart des obstacles liés à cet immanentisme artificiel ; ainsi, déjà dans la sémantique interprétative de Rastier (*cf.* surtout 1987), développant une méthodologie avancée pour l'analyse de la *lecture* de textes, le caractère dynamique du processus de la constitution du sens,

2 Ce que postule Pottier lui-même en définissant les taxèmes et les domaines d'*expérience* dans la version développée de sa théorie (1974).

lié aux interrelations entre les dimensions micro- et macrosémantique, se trouve explicitement affirmé et mis en relief.

Malheureusement, du point de vue des critiques post-structuralistes auxquelles renvoie Dupuis, cela ne suffit pas, parce que même la sémantique qui prône une contextualisation maximale du sens n'échappe pas aux *classifications de l'actuel au détriment du virtuel* : Rastier emploie effectivement le terme de *virtualisation* pour conceptualiser une disparition de traits sémantiques en contexte sans traiter la question du virtuel « pur »³ qui, échappant à tout classement structuraliste, autonome par rapport à l'actuel, conditionne même ce dernier, en constitue la source (cf. 3.2.5). Comme le constate avec une certaine amertume Dupuis, le fait que la sémantique reste « encore suspendue à cette idée de 'totalité actuelle' des signes, des valeurs » (*ibid.* : 30) l'empêche de « se penser dans ses fondements » et de « définir sa place dans l'ordre des savoirs » (*ibid.* : 27), ce qui, conséquemment, ne permet pas de la considérer comme une véritable science, malgré « un aveuglement des sémanticiens aspirant à être reconnus comme des scientifiques » (*ibid.* : 34).

Sans nous engager trop dans la discussion de cette question (qui mériterait sans doute un débat à nouveau ouvert), posons seulement que, pour nous, la sémantique non seulement n'a pas la possibilité d'être une science à l'instar des sciences exactes (comme le souligne Dupuis, elle peut avoir « seulement par métaphore la légitimité d'une science », *ibid.* : 39), mais encore *elle n'en a pas besoin*. La démarche déductive « scientifique », consistant à construire des modèles hypothétiques qui expliquent le fonctionnement du langage humain, ne nous semble pas plus légitime que la démarche inductive *descriptive* dont l'essentiel, contrairement aux apparences, n'est pas de classer, d'étiquetter, de ranger dans des tiroirs (cela n'en étant qu'une forme extérieure ou une conséquence), mais d'*adopter le point de vue du locuteur*, l'instance humaine sans laquelle la langue n'existe pas. De même qu'on ne saurait formaliser scientifiquement le culturel, l'artistique ou le transcendant, de même il nous semble impossible de formaliser la sémantique en faisant abstraction du point de vue du sujet parlant qui, au cours de la communication, crée et perçoit avant tout le *sens actuel* et seulement ensuite (en marge et conditionnellement) le *sens virtuel*. Si notre étude de cet objet d'analyse *invisible* et *absent* n'échappe pas –

3 « Aujourd'hui, François Rastier définit dans 'la sémantique interprétative' la virtualisation d'un sème comme sa 'neutralisation, en contexte' qu'il oppose à 'l'actualisation' qui permet d'identifier ou de construire un sème en contexte. On a donc toujours cette image de la pensée qui revient, lancinante, c'est comme une sorte de fantôme qui hante les esprits, cette même 'présence' qui habitait le signe 'vit' maintenant dans le sémème : la virtualisation n'est que la non-mise en œuvre de l'actualisation, la suspension de son usage » (Dupuis *ibid.* : 31). Signalons en marge que nous ne saurions souscrire à cette interprétation, décidément trop simpliste, du concept de *virtualisation* (nous y reviendrons à maintes reprises dans les chapitres 3, 4 et 5).

délibérément – au structuralisme « classificatoire » (manifeste surtout dans nos typologies des traits virtuels et des phénomènes liés à leur fonctionnement en discours), c'est parce que notre approche se fonde sur le parti pris méthodologique consistant à ne considérer la virtualité sémantique que justement *dans ses rapports avec l'actuel et telle qu'elle est perçue par le locuteur*.

Nous en venons ici au second aspect fondamental de notre approche, à savoir à la *perspective interprétative*. Celle-ci présuppose la description du sens du point de vue du sujet interprétant qui, au cours du processus de l'appréhension du contenu d'un texte (entendu comme tout produit matériel, écrit ou oral, de l'activité du sujet parlant) et suivant des consignes contextuelles pertinentes, décide d'*actualiser* certains éléments sémantiques (sens qui *apparaît* en discours), de *ne pas en actualiser* d'autres (sens qui *n'apparaît pas*) ou d'*en neutraliser* encore d'autres (sens qui *disparaît*). Ce sens qui soit n'apparaît pas, soit disparaît *dans l'interprétation*, nous l'appelons *sens absent* et c'est ainsi que nous entendons définir, de la manière la plus générale, la notion du *virtuel sémantique* décrit dans le présent ouvrage⁴. La perception d'éléments sémantiques virtuels est donc considérée comme strictement liée avec la démarche interprétative qui, orientée intersubjectivement à un certain point par des normes et des consignes contextuelles adéquates, admet néanmoins la possibilité de parcours divergents (d'un interprète à l'autre et/ou d'une lecture à l'autre), envisageables grâce à l'existence d'*alternatives virtuelles*.

On pourrait donc dire que le parcours interprétatif est inévitablement enveloppé de virtuel, comme une multitude d'angles morts qui pointent vers des propriétés sémantiques d'autres textes. La lecture d'un texte est une expérience renouvelée et renouvelable qui ne permet jamais de l'atteindre. On passe par une multitude d'expériences, mais on n'obtient jamais LE texte (Cusimano 2012 : 131).

Bien que nous n'entendions pas développer ici ce problème intéressant de l'interprétation multiple (fascinant surtout dans le cas de textes littéraires, cf. Eco 1962 sur l'idée de l'« œuvre ouverte »), en nous concentrant sur l'aspect structural des traits virtuels et les mécanismes interprétatifs qui permettent de les repérer ou de les constituer, nous ne saurions faire abstraction de la divergence inévitable entre le *texte-source* et le *texte interprété* (cf. 5.1.1.). Le chemin interprétatif qui mène de l'un à l'autre, constitué de plusieurs micro-étapes (opérations à effectuer par l'interprète), est en effet le lieu où interagissent les éléments de l'actuel et du virtuel (quelle que soit leur nature), et c'est au cours de cette interaction dynamique que se forge le sens interprété définitif.

4 Cette précision est d'autant plus nécessaire que, comme le souligne Cusimano, « en linguistique, les notions d'*actuel* et de *virtuel* dont elle découle n'ont pas vraiment reçu de définition, malgré une fréquence d'emploi élevée » (2011a : 5).

Dans cette optique, le sens virtuel est envisagé comme une toile de fond indétachable du sens actuel, recelée *dans tout texte*, même si dans certains cas les traits virtuels sont mieux repérables (ou mieux « sensibles ») que dans d'autres. Pour cette raison, nous avons choisi de fonder nos analyses non pas sur un corpus d'exemples *préétabli*, c'est-à-dire sur un ensemble de textes à dépouiller, plus ou moins homogène du point de vue structurel ou générique, mais sur un corpus d'exemples à caractère *ouvert*, *i.e.* comportant des textes (de différente longueur et génériquement variés), *sélectionnés* en fonction de leur valeur illustrative par rapport aux phénomènes décrits. Cela présuppose bien entendu une démarche analytique préalable, appliquée aussi à d'autres exemples qui, sans apparaître dans cet ouvrage, ont permis de confirmer l'exactitude de la description des mécanismes pertinents et des typologies proposées. Pourtant, vu qu'il s'agit ici d'un phénomène par principe *omniprésent*, il ne nous semble ni nécessaire, ni utile d'établir des corpus spéciaux pour analyser le sens virtuel⁵ (ce serait un peu, toutes proportions gardées, comme si l'on voulait chercher des corpus pour illustrer ce que c'est que la *parole*, le *phonème*, le *lexème*, etc.).

En revanche, cette omniprésence de la virtualité sémantique exige de la situer dans un contexte plus général que nous serons obligée d'esquisser avant de pouvoir passer aux lesdites typologies et analyses. D'abord, il sera nécessaire de préciser la perspective théorico-méthodologique adoptée pour la description du virtuel ; nous présenterons ainsi les principaux outils d'analyse élaborés au sein de la sémantique componentielle (sème, sémème, classe sémantique, isotopie) en essayant d'y intégrer déjà notre concept de *trait sémantique virtuel* (chapitre 1). Ensuite, nous nous pencherons sur le problème du rapport entre le virtuel et les dimensions de la réalité linguistique (lié aux conceptions de la langue, de la parole, de l'espace normatif, ainsi qu'à la problématique du contexte) pour tenter de déterminer l'espace où est susceptible de se situer la virtualité (chapitre 2). Vu que celle-ci peut être entendue en linguistique dans une acception extrêmement large, nous chercherons à restreindre systématiquement notre champ d'exploration, en jetant à cette occasion un coup d'œil sur des phénomènes intéressants liés à la virtualité mais situés à d'autres niveaux d'analyse (nous effleurons ainsi surtout la problématique de la néologie) pour passer ensuite à la discussion des conceptions du sens appelé « virtuel » déjà proposées par les sémanticiens (chapitre 3). Dans les chapitres 4 et 5, essentiels du point de vue de notre proposition théorique, nous développerons la problématique du *sens absent* tel que nous le définissons (traits

5 En effet, « initiée par le traitement automatique des langues, on assiste depuis quelques années à une *sacralisation* du corpus en linguistique : toujours plus long, mieux annoté, étiqueté par le biais d'informations morphosyntaxiques » (Cusimano 2008 : 23). Vu la spécificité de notre objet d'analyse, ainsi que le caractère strictement théorique de notre approche, nous nous situons consciemment en dehors de cette démarche, d'ailleurs très pertinente et utile pour la description de nombreux problèmes linguistiques.

sémantiques virtuels repérables dans la perspective interprétative), en marquant la distinction fondamentale entre le sens *potentiel*, perceptible en amont du texte (chapitre 4), et le sens *neutralisé*, repérable en aval du texte (chapitre 5). Enfin, pour illustrer la manière dont le sens virtuel se « manifeste » au niveau syntagmatique, nous aborderons, à travers l'analyse de trois textes plus longs, le problème intéressant des *isotopies virtuelles* (chapitre 6).